

L'archipel du Mikar

Voici donc la suite et la fin de cette liasse de notes prises en français par un missionnaire slovène, le Père Saint-Jean, envoyé par le Vatican évangéliser le Mikar, archipel du Pacifique si difficile d'accès en raison d'un violent courant centripète d'origine volcanique.

Ces îles isolées et disparates par nature, comme il est expliqué et illustré dans les pages publiées en archives, ont développé des traits de civilisation fort contrastés.

La nature y surprend autant que les mœurs. Qu'on en juge dans ce quatrième épisode !

Divinités mikaraises

Quels dieux adorent les indigènes du Mikar ? De toutes les fantaisies. Chaque île, le sien. Parfois même plusieurs.

Les Frachiniens adorent le vent, divinité tout à fait en accord avec leur obsession culinaire des bulles, comme nous l'avons vu. Leur religion se nomme l'aérodexie dont le dogme établit que le Tout-Puissant, gazeux de nature, se manifeste dans les mouvements de l'impalpable transparent. Ce qui, en corollaire, leur fait tenir les rots et les pets pour de vénérables appels du sacré. Un pétomane a rang de pontife.

Pour leur culte ordinaire, les dévots frachiniens montent en procession traquer les rafales à la crête des combes. Ils s'alignent face aux avenues du ciel. Ils s'engouffrent dans les bourrasques : leurs sarongs claquant à leurs reins, ils ouvrent les bras pour étreindre les tempêtes. Ils ruissellent sous les pluies et s'enrhument bientôt. Qui éternue reçoit la bénédiction suprême : le vent traduit ainsi la mansuétude divine. Lorsque l'un d'eux, en oraison déraciné, s'abat à terre, les Aérodexes rient benoîtement. Encore plus satisfaits si le pauvre meurt aussitôt : le vent céleste, croient-ils, vient d'emporter son âme au paradis !

Les Narkossis vénèrent une odeur, celle d'une vestale. Cette dernière, les prêtres la choisissent encore enfant d'après les horoscopes et des traits physiques, signes évidents de prospérité : il faut que la fillette possède des lèvres épaisses, une croupe abondante et de larges pieds. Elle sera élevée au temple, nourrie exclusivement de viande crue sauvage, de cresson et de bière de mangue. Le jour où elle devient nubile, on met à mort celle qui la précédait dans la production d'odeur divine ; à son tour, elle entre en fonctionnement. On l'introduit dans une sorte d'alambic exposé en plein soleil. Là, elle transpire d'abondance. Les prêtres recueillent cette sueur dans de menus flacons de verre bleu, bouchés avec soin. Attention ! Pour les théologiens narkossis, dieu ne se révèle ni dans cette vestale ni dans sa sueur mais seulement dans *l'odeur* de cette sueur. La vierge et son exsudation ne constituent que des chemins matériels utilisés par le Très-Haut pour se rendre sensible aux humains - car seule une odeur peut vraiment approcher et exprimer l'impalpable de la Divinité !

Les prêtres vendent les flacons bleus aux fidèles qui les renifleront pendant leurs dévotions. Ainsi cette religion avantage-t-elle les riches : plus on peut acheter de flacons bleus, mieux on accède à dieu. Les Narkossis considèrent donc comme un devoir de gagner de l'or et se consacrent surtout au négoce, considéré comme l'activité la plus rapidement lucrative. Mais on tient aussi les voleurs en grande estime dévote, surtout ceux qui

réussissent à s'enrichir rapidement par une escroquerie bien conduite. Un meurtre ne soulève guère d'objection si le profit en passe à l'achat de petits flacons bleus car innombrables s'ouvrent les voies vers dieu.

Les Samulites adorent une divinité décédée. L'idée peut surprendre : comment un dieu peut-il mourir ? Mais les théologiens samulites expliquent gravement que, depuis, ce dieu a habilement ressuscité et qu'il n'avait connu la souffrance et la mort que pour délivrer les hommes du malheur. Comment la mort du Créateur peut-elle effacer les imperfections de sa création, voilà un mystère que les Samulites jugent si aveuglant d'évidence qu'ils ne se risquent jamais à l'expliquer.

Ces Samulites révèrent d'ailleurs leur divinité sous la forme d'une fourmi ailée. Leur dieu aurait pris cette apparence d'insecte par humilité, prétendent-ils. Cette Sainte Fourmi aurait élu domicile dans l'oreille d'un prophète, se nourrissant de son cérumen et dictant à son tympan les Nouvelles Révélations, cette loi d'amour qu'il plaisait au Tout-Puissant d'accorder à ses fidèles. Par exemple, il leur interdisait de manger les insectes, tous les animaux carnivores et les plantes de couleur bleue. Il enjoignait aux hommes de s'aimer les uns les autres et, au besoin, de répandre ce doux principe par la guerre sainte.

Finalement, pour d'obscures raisons politiques, on crucifia le prophète habité de la Sainte Fourmi. Cette dernière mourut engloutie sous un flot de vinaigre : un soldat, désireux de soulager les souffrances du prophète supplicié, lui tendit au bout d'une lance une éponge imbibée de piquette. Malheureusement, il rata les lèvres du malheureux, l'éponge vint s'écraser contre son oreille, provoquant la noyade de la divine Fourmi. Elle ressuscita quelques jours après, Divinité oblige, mais pour s'envoler vers le ciel comme ses ailes l'y disposaient.

Les Samulites montrent beaucoup d'assurance et leurs théologiens ont composé de nombreux ouvrages d'agit-prop sur ces saintes Révélations, sur la divinité de la sainte Fourmi, sur la symbolique attachée à cette sainte Histoire, etc. si bien que cette extravagante mythologie en devint communément admise, ce qui autorise ses dévots à traiter d'imbéciles ceux qui ne croient pas à des fables aussi farfelues.

Les Éticapolins, eux, se régaleront à inventer des sectes. Ils n'estiment aucun passe-temps plus agréable. Aussi, les communautés abondent-elles dans leur île.

Une obéissance honore le système pileux. Ce dogme fait obligation aux hommes de ne jamais se raser, aux femmes de dissimuler cheveux et sourcils. Ainsi selon les sexes, se

mesurent dévotion et vertu. Ils pourchassent les hermaphrodites et les femmes à barbe.

Telle autre secte raffole du chapeau. On y prêche que dieu déteste les têtes découvertes, signe de dévergondage. Il exige qu'on l'adore coiffé : bonnets, toques, voiles, turbans, calottes, perruques donnent juste valeur aux oraisons qui montent au ciel. Ce rite fait la fortune des modistes.

Une secte végétarienne condamne la couture. Ses adeptes s'entortillent de draperies non-cousues. De plus, ils ne mangent jamais de légumes mûris sous terre : ils s'interdisent carottes, navets et oignons ! Et tout se consomme cuit pour échapper aux démons qui selon eux, fabriquent des aiguilles au dessous des labours.

Plus banales les sectes qui adorent un champignon divinement aphrodisiaque, ou le sable lumineux d'un méandre infesté de larves phosphorescentes ou les fumerolles hallucinogènes d'un lac volcanique ou même les traces du feu sur des pots d'argile... On n'en finirait pas de recenser ces avatars du surnaturel. Que n'ont pas inventé les humains pour ajuster leur besoin de prière !

Déjà acharnés à improviser tant de sectes farfelues, certains Éticapolins brûlait pourtant de se convertir à une grande religion internationale. Question de dignité ! Ils appelèrent donc les missionnaires étrangers. Les grandes confessions prosélytes de rappliquer illico.

Les Musulmans vinrent en premier leur proposer les révélations du saint Coran.

Comment adorer un dieu si grand qu'il ne propose aucun visage ? demandèrent cependant les catéchumènes Éticapolins aux ulémas.

Et pourquoi frapper le sol de notre front cinq fois par jour ? Si ce geste plaisait tellement au Tout-Puissant, il paraît évident qu'il nous aurait créé avec le front sous la plante des pieds pour en tirer agrément dès que nous avançons d'un pas.

Ensuite, votre dieu ordonne d'aller tourner autour d'une mystérieuse pierre noire emballée dans une ville inconnue au fond d'un lointain désert ! Ce genre de détail convient-il à une religion à vocation universelle ? Ce genre de pèlerinage n'a rien à voir avec notre vie véritable au beau milieu des arbres. Non, nous ne pouvons adopter vos préceptes si déraisonnables.

On voit bien par ces objections puérides que les Éticapolins n'avaient pas encore acquis la maturité nécessaire au monothéisme.

Les missionnaires chrétiens se présentèrent alors. Examinez notre dieu dirent-ils : sous sa barbe, Jésus possède un visage empreint de compassion, lui, et il propose un message d'amour universel.

Les prêtres montrèrent le Christ en croix.

Les Éticapolins firent la grimace. Pourquoi avez-vous cloué votre dieu sur deux poutres ? s'étonnèrent-ils. Comment pourrait-il nous aider s'il ne se trouve même pas capable d'empêcher que vous le piégiez ainsi ? Lui, un dieu tout-puissant ? Apparemment, vous voulez rire !

Les Chrétiens n'eurent donc aucun succès.

Quel dieu adopterons-nous, alors ? se désolaient les notables Éticapolins . Nous disposons de banques, de la Poste, de Estern Union, du FMI, ONU, FAO, ORTF, SDF, IVG, MAFF, OEA, RAS, CGT, même de téléphones portables, mobiles et cellulaires, mais il nous faut aussi un dieu honorable pour faire figure de civilisés.

Un docte qui avait voyagé leur parla alors de l'hindouisme. Option fort pratique : le monothéisme de cette religion s'incarnait dans un foule de divinités, la plupart à visage humain et même souvent à gueules animales. Il n'y avait qu'à choisir celle qui convenait le mieux. De plus, ces Éternels brahmaniques se contentaient de nourriture déposée au pied de leurs statues : très simples d'usage !

- Tiens, tiens ! se dirent les notables.

Leur enthousiasme culmina lorsque le docte voyageur leur annonça encore que les dieux brahmanes possédaient tous au moins six bras.

- Tout à fait ce qu'il nous faut ! Six bras ! Voilà des dieux actifs, et qui certainement ne rechignent pas au bricolage !

- J'ai toujours rêvé d'avoir six bras, ajouta un porteur de valises.

- Quels dieux modèles ! Ils conviennent à notre temps technicien !

- Qu'on envoie chercher des missionnaires qualifiés sur les rives du Gange ! ordonna le Président.

Une expédition partit pour Bénarès. Les brahmanes contactés demandèrent tout d'abord à quelle caste appartenaient ces convertis en instance.

- Aucune, leur répondit-on. L'idée, le mot même de caste n'existe pas chez Éticapolins.

- Comment est-ce possible ? Mangent-ils de la vache, alors ? demandèrent-ils encore.

- Ils ne feraient pas les difficiles, mais il n'y a pas de vache dans leur île. Alors ils mangent du sanglier. Ce gibier coûte fort cher là-bas et ils ne peuvent pas s'en régaler plus de deux, trois fois par an.

- Du sanglier ? Qu'appellez-vous sanglier, demandèrent les brahmanes.

- Hé ! une sorte de cochon sauvage.

- Du cochon, horreur ! Des intouchables, alors ! se récrièrent les savants pandits. Nous ne pouvons pas les accepter comme fidèles de nos dieux !

Ainsi, aucun missionnaire hindou ne se résolut à venir convertir les Éticapolins qui finalement se consacrèrent au culte universel de l'Automobile.

La Glance

La secte des Arastes n'admet que les hommes sans virilité. Leurs pontifes reçoivent le sacerdoce en se faisant publiquement castrer.

Cette secte professe que Satan a seul créé le monde, piégeant ainsi l'Esprit, flottante émanation d'un trop lointain démiurge, dans la gangue de la matière diabolique. Ils jugent donc la nature pernicieuse et s'attachent à la supprimer. Ils s'interdisent évidemment toute reproduction, susceptible de perpétuer la Création. Aussi repoussent-ils les femmes, dont le ventre œuvre pour Satan.

Les Arastes s'enferment en communauté dans la Glance, vaste presqu'île formée par un méandre du Rockel. Ils en ont jadis acheté une à une les terres et chassé les anciens occupants pour s'y établir exclusivement. La boucle du fleuve et une haute muraille de basalte les défendent aujourd'hui de toute intrusion femelle.

Depuis toujours, les animaux domestiques eux-mêmes devaient suivre cette règle : on n'y tolérait que des mâles coupés. Hormis chez les mouches, les taupes ou les corbeaux, espèces incontrôlables, il ne se produisait aucune naissance dans la Glance.

On n'y buvait jamais de lait. D'ailleurs, les Arastes préférèrent les viandes comme nourriture, leurs repas célébrant ainsi, par la mise à mort d'une créature cuisinée en ragoût ou dévorée crue, le recul de la diabolique Création. Les abattoirs servaient de temple. On s'agenouillait dans les sangs.

Autrefois, les Arastes vivaient naïvement de travaux d'agriculture mais venue avec les envahisseurs, une importante révélation bouleversa leur condition : l'ouvrage d'un savant suédois leur enseigna que les plantes, elles aussi, disposent d'organes mâles et femelles, que le pistil, les étamines, le pollen organisent la reproduction... Ils apprirent que les fleurs constituent le sexe des plantes.

Depuis, ils détestent les fleurs. Salopes !

Au printemps, la vue d'un cerisier épanoui, dont la blancheur les plongeait naguère dans un innocent ravissement de pureté, ne soulève plus que de l'horreur : ils y voient désormais

un végétal hérissé de vagins ouverts aux caresses des abeilles, de pénis tendus entre les fragiles pétales écartés comme des cuisses, toute une sarabande d'obscénités ! Le délicat parfum des orangers, phéromone fourbe, équivaut aux puanteurs d'ammoniac dégagés par les pubis en rut.

Les Arastes abattirent alors leurs vergers. Ils anéantirent les ormaies à samares, les chênes porteurs de glands, les bosquets à châtaigniers... Ils maudirent la tomate, la fraise et le potiron. En quelques saisons, la presque île de Glance devint une lande rase où les moutons de boucherie erraient dans une lumière sans ombre. Les novices, benoîtement agenouillés sur le pâturin, tranchaient les pissenlits en boutons, les tiges des scabieuses.

Au cours des ans, la végétation ainsi bridée se raréfia. Le bétail disparut à son tour. Aujourd'hui, seulement des plaques de chiendent dérivent entre les sables d'alluvions. Le soleil brûle. Les Arastes, amaigris, se nourrissent d'oiseaux égarés et de goujons qu'ils piègent. Ils se jugent bénis de souffrir de la faim.

Ainsi aperçoivent-ils la Glance aujourd'hui, les touristes venus en autocars et qu'on admet au haut de la muraille de basalte moyennant un costaud prix d'entrée. Ils photographient les derniers fidèles de la secte, errant faméliques dans leur désert en instance. Une ou deux fois par été, cependant, un touriste atteint d'égarement mystique se précipite de l'autre côté pour se faire moine. Les cris d'une mère, les pleurs d'une épouse ne le ramèneront pas. L'autocar repartira sans lui. Les Arastes l'ont accueilli avec enthousiasme et se dépêchent de le manger encore gras.

Le Nbi'nbilof

Il s'agit d'un arbre migrateur. Il ressemble assez au palétuvier mais en plus majestueux, ce qui n'est pas difficile. Il croît entre les méandres du fleuve Rockel, dans ces marécages du Poutou-poutou où se cachent des chasseurs.

Lorsque le fleuve entre en crue, au début de la saison humide, le nbi'nbilof pousse ses racines dans le sol ameublie par l'inondation et s'éloigne lentement vers les hauteurs. Il amorcera sa descente en sens inverse à la fin de la saison des pluies, suivant les eaux qui baissent à l'étiage. Ainsi dans une année, un nbi'nbilof parvient à parcourir environ huit cents mètres aller-retour. Il se déplace généralement trop lentement pour qu'on perçoive son

mouvement à l'œil nu. Les oiseaux nicheurs eux-mêmes s'y trompent.

Le chercheur américain Mohamed Kurozawa a mesuré la migration d'un spécimen installé en terrain marneux sur une rive plate, facilement inondable dans la cuvette de Poutou-poutou, en aval de Mbagbowaka. Cet arbre a parcouru 833 mètres en 21 jours lors de la migration de crue et en 26 jours en migration d'étiage. En vitesse de croisière sous la pluie, cet arbre progressait de 2m41 à l'heure ! Le même chercheur a aussi démontré, grâce aux satellites, que le nbi'nbilof revient toujours exactement à ses emplacements d'origine et que, lors de ses déplacements, il prend des routes strictement identiques : en l'occurrence, chez ce végétal, il s'agit donc bien d'une migration telle qu'on la définit habituellement pour les oiseaux et autres espèces animales

Il existe des nbi'nbilofs mâles et des nbi'nbilofs femelles mais en dépit de leurs talents voyageurs, ils ne se rencontrent jamais. Aussi se servent-ils de guêpes et de papillons pour se reproduire. Les mâles portent les nids de guêpes, les femelles les chrysalides de papillons. A ces insectes, tout le soin de mettre en œuvre l'engendrement. On ne sait s'il en tirent du plaisir et basta sur cette question puisque finalement le nbi'nbilof ne produit que des fruits stériles.

Ces petites figues, charnues, d'un joli rose pâle, ne portent ni graine ni pépin susceptibles de donner naissance à de jeunes plants. Pour leur reproduction, les nbi'nbilofs dépendent donc des vents et surtout de la foudre. Les tornades font tomber des branches assez vigoureuses pour s'enraciner dans la boue du rivage avant de s'établir, lors d'une migration saisonnière à leur emplacement adulte.

Le nbi'nbilof, pourquoi existe-t-il ? Cet arbre ne sert à rien. Du moins, les indigènes du Poutou-poutou, fort ingénieux pourtant, n'ont rien su en tirer.



Certains nbi'nbilofs ont un surprenant esprit de compétition, inhabituel chez les végétaux et se livrent à des courses avec les charettes à bœufs.

Il ne produit ni boisson fermentée de ses figues amères, ni combustible ou matériau de construction de son bois rebelle et tourmenté, ni vertu médicinale de ses feuilles rondes et coupantes. Même pas des paniers de son écorce trop friable. Les singes boudent ses fruits, tout juste bons à ronger par les vers obtus qui donneront les papillons nécessaires aux fécondations de leurs fleurs... stériles !

Ironie de la Kréhassion !

Toutefois, les indigènes croient que l'ombre du nbi'nbilof attire les crocodiles. Cette légende, sans fondement repose sur une simple constatation : le saurien partage avec ce seul arbre le même biotope. Les indigènes prennent donc bien soin de s'écarter de son chemin et en ce sens, en effet, le nbi'nbilof se révèle utile.

Ce végétal singulier demeure mal connu. Que mange-t-il ? Quand dort-il ? A-t-il envie de revoir Paris ? Congés payés à la mer ou à la montagne ? Et l'angoisse ? Et son opinion sur Mozart ? Le marxisme-léninisme quand on le chatouille ? Éprouve-t-il la vanité du monde : tout confine à la vanité , y compris le sentiment de cette vanité même !

Vraiment, un abîme d'interrogations sans réponses, le nbi'nbilof.

Le Diowaf

Dans la savane arborée de l'île des Gbaults, se trouve une variété de petits rongeurs, les diowafs de leur nom.

Ces mammifères ont ceci de particulier qu'ils vivent à l'étroit dans la grandeur.

Le diowaf demeure obstinément solitaire. Cependant il se construit un gîte fabuleux : trois vastes étages de brindilles, de feuilles séchées, de pailles, collées de son urine épaisse et gluante. Il tapisse le tout douillettement de crins et de plumes. De quoi loger quatre à cinq cents congénères, tous pas plus gros que le pouce - et pourtant pas l'ombre d'un seul n'y pénétrera jamais tellement chacun se tient exact à la solitude.

D'ailleurs, essayez d'en jeter un dans la tanière d'un autre : l'intrus s'évanouit de saisissement, se laisse rouler jusqu'au seuil et jeter dans le vide. Recommencez avec le même : l'autre le saigne.

Isolé dans son palais, chaque farouche propriétaire se terre dans le coin le moins confortable, sur le gravier. Il se mesure chichement la douceur du nid. Il se fait tout petit, étriqué, dans ce monumental et ce moelleux organisé à si grand peine.

Le diowaf, végétarien, accumule des réserves de nourritures pour un régiment. Il se rassasie à les regarder. Il grignote à peine. Sa maigreur étonne. Tout seul, il ne viendra jamais à bout de tant de provisions. Cependant, noix ou racines se gâtent. On dit chez les Gbaults "avare comme un diowaf", puisque cet animal reste squelettique sur un pactole de boustifaille.

Le diowaf prend plaisir à s'ébattre mais toujours solitaire, le soir, sous les arbustes clairsemés dont les rameaux le protègent des regards des rapaces nocturnes. Il saute, il danse, il court et s'arrête, va et vient joyeusement. On dirait qu'il joue à saute-mouton avec des fantômes.

Et le sexe ? Question toujours intéressante : comment de tels enragés de solitude peuvent-ils se rencontrer et se reproduire ? Hé bien, le mâle se met à galoper à la recherche d'une partenaire qui l'inspire. Il parcourt jusqu'à vingt kilomètres ou même plus. Ces distances pour de si petites pattes stupéfient. A proximité de chez lui, il y a pourtant une femelle qui ne demanderait probablement pas mieux, mais il la néglige, elle ne compte pas, il lui faut partir à l'aventure.

Durant ce pèlerinage amoureux, il rencontre quantité d'autres femelles, toutes prêtes à

l'accueillir. Il en approche une, lui fait sa cour, la séduit puis au moment décisif, alors qu'elle offre déjà son train arrière en position d'accueil caractéristique des femelles en rut, voilà le diowaf mâle qui prend les jambes à son cou et file recommencer le même manège auprès d'une autre belle. Il ne se décidera qu'après d'innombrables tentatives avortées. Il expédiera son affaire à la hussarde, comme pris de honte. Aussitôt un tremblement le prend. Alors sans un regard pour celle qu'il vient de saillir, il retourne au galop vers son terrier.

Le diowaf ignore le danger jusqu'à l'inconscience. Il ose s'attaquer à des ennemis considérables pour lui, une panthère par exemple. Il menace le fauve, il lui fonce dessus, il l'assaille, il lui plante ses incisives dans le râble et ne lâchera plus prise. La panthère le gobe d'une chiquenaude. Pourtant les vieilles panthères, félins d'expérience, s'éclipsent en clignant des yeux face à une telle détermination. Les Gbaults admirent tellement cette hardiesse qu'ils disent "un vrai diowaf" s'ils veulent faire compliment de son courage à un téméraire.

La chercheuse américaine Nicolatta Gargulov (Djarn Arch University) a établi que les comportements du diowaf s'expliquent par le fait que ce rongeur ne possède aucune conscience de son individualité. En fait, il se croit un troupeau à lui tout seul. Par nature, il se perçoit multiple ou mieux : multiplié. De là son courage mais aussi son habitat ou ses mœurs nuptiales. Il agit en fonction du groupe qu'il constitue dans son imagination.

Aussi ne craint-il pas vraiment la foudre : il assigne le destin de foudroyé potentiel à une seule de ses individualités, située à la pointe des oreilles comme un paratonnerre. Les autres de ses aspects, répandus par tout son corps, vaquent imperturbablement sous les orages qui ne les concernent pas. Le tonnerre ne fait trembler que ses oreilles, pour le reste il s'active comme un sourd, en vrai diowaf.

La grolon

Dans les vallées septentrionales du Narkos, pays du Cobuito, existe un animal invisible qui ne peut vivre qu'en parasite coincé à l'intérieur d'organismes vivants : la grolon. Sa forme, variable en fonction du milieu d'accueil, rappellerait assez celle d'une pieuvre sans tête, pourvue d'antennes ou tentacules en nombre indéterminé, comme autant de racines.

La grolon, entièrement constituée de muqueuses, n'aime rien tant que l'immobilité humide. Elle se concentre et ne vit que pour augmenter sa température.

Du feu ou du mouvement, la grolon a choisi le feu. Elle s'installe à l'intérieur d'un corps étranger à sang chaud et tire à elle la chaleur que ce corps produit. Elle en aspire la température et s'en repaît, semble-t-il.

Insatiable, elle fait alors pousser ses antennes à la recherche de nouvelles sources de chaleur.

- Tiens, allons voir du côté de la vessie, se dit-elle. S'il y avait des calories à glaner par là-bas ?

Et hop, elle glisse un tentacule en s'immisçant entre les organes jusqu'à la vessie.

Une fois installée, ce tentacule, même s'il ne découvre aucune récolte de chaleur comme dans le cas de la vessie justement, organe non-calorigène, la grolon ne peut plus le retirer, voilà l'ennui. Elle devra même la nourrir et lancera d'autres ramifications pour se procurer ce surcroît de chaleur nécessaire à l'entretien des établissements inutiles. Ainsi la grolon se répand-elle rapidement grâce à cette faculté de générer aveuglément autant de prolongements qu'elle le désire sans forcément les utiliser.

Les indigènes du Cobuito ne mangent pas la grolon. Ils n'ont pas inventé de pièges pour la capturer.

La grolon ne craint pas la foudre.

Comment la grolon se reproduit-elle ? Hé bien, personne n'en sait encore rien. On comprend que, par sa nature parasitaire, immobilisée dans un corps étranger dont elle dépend strictement, la grolon ne puisse s'accoupler avec un partenaire. On ne lui connaît aucune vie sociale.

Cette situation a conduit le chercheur américain Leo Labosh à émettre l'hypothèse selon laquelle la grolon copulerait par truchement, à la manière des fleurs qui répandent leur pollen par l'entremise des abeilles et des papillons. Dans le cas de la grolon, un virus banal, celui de la grippe par exemple, pourrait servir d'agent de transmission. Quel virus ? Cela reste à trouver et surtout à démontrer. On inventerait un vaccin !

La grolon ne se rassasie jamais de chaleur. En fait, son entretien nécessite une température plus élevée que celle du corps qui l'abrite.

Aussi la grolon possède-t-elle des fonctions qui lui permettent de dérégler la température interne de l'organisme d'accueil : le corps parasité se voit contraint d'augmenter sa production calorifique et d'entrer en état de fièvre. Cette fièvre finira par le lasser : il s'épuise, il s'éteint, entraînant la grolon dans sa mort.

Le Guistoune

Ce mammifère rongeur possède à peu près la taille, les pattes palmées et la morphologie amphibie de la loutre commune. Il s'en distingue toutefois par son museau et sa dentition de rongeur ainsi que par son pelage ras d'un roux sombre. Il vit en colonies, creusant des terriers dans les tourbières en bordure des étangs saumâtres des hauts plateaux du Frach.

Il se remarque surtout par son original appareil de circulation sanguine. En effet le sang du guistoune bascule alternativement tantôt à droite, tantôt à gauche de son corps selon un rythme apparemment commandé par les astres, les saisons et les heures. Il s'accorde ainsi au flux et au reflux des marées. Deux fois par jour, ce sang soumis à l'attraction lunaire, se presse dans une seule moitié du corps, alors rebondie, tuméfiée, monstrueuse, tandis que l'autre décavée, exsangue, se réduit au squelette. Six heures plus tard, le contraire. A ces moments cruciaux, le guistoune se réfugie toujours dans son terrier. Il échappe ainsi au danger mortel qui le menace, puisque sa physiologie lui interdit toute volte-face, au risque de bousculer son orientation. Il ne peut que filer droit dans le sens - ou le contresens - de la rotation terrestre.

Bien entendu, les indigènes chassent le guistoune au moment où l'animal, pressé par ses redoutables marées intérieures, rejoint son terrier. Ils tendent des filets devant ses pas. Le guistoune s'y jette. On l'achève d'un demi-tour.

Aux grandes marées d'équinoxe, le sang lui déborde à bouillon : des narines et des oreilles chez les mâles, d'entre les pattes arrière chez les femelles. Ce trait permet de reconnaître les sexes.

Les jours de vent, le guistoune se terre, pris d'épouvante. Des garnements l'obligent alors à sortir de son repaire pour s'en divertir. Le sang de l'animal, trop sensible à la météorologie, se déchaîne en tempête et le ballote à droite, à gauche, dans tous les sens. Ces mouvements incohérents lui tirent des gémissements de douleur. Il prend l'air pitoyable de celui qu'une tempête habite, situation inconfortable ! Il subit son existence. Il n'a pas un geste pour se défendre des taquineries. Cela tirerait des larmes à d'autres qu'à des enfants. Toutefois, les gamins ne le laissent aller libre qu'après rire, alors qu'ils pourraient facilement le capturer tout étourdi. Mais les indigènes prétendent que le vent tourne les viandes du guistoune.

Cela tient à leur manière de cuisiner tout vif cet animal : on se contente de l'assommer sans le saigner, on lui ouvre aussitôt le ventre pour en arracher les entrailles qu'on remplace

par une farce d'herbes et d'épices, puis on le rôtit lentement au tournebroche placé devant un feu de tourbe. A mi-cuisson, la peau glissera d'elle-même. La moitié gorgée de sang donnera une sorte de boudin fumé, fort nourrissant ; la moitié exsangue, de petites côtes grillées assez semblables à de minuscules *texan style ribs*, Cette viande montre souvent un fade goût de vase que les épices et le feu dissimulent.

Le système de reproduction des guistounes reste encore très mal connu. Le chercheur américain Stefi ben Toh a reconstitué et observé en laboratoire ouvert, à la Tsukushi University, le mécanisme de leur accouplement assisté par gravitation. Cette opération ne se produirait qu'en plein air, les nuits de pleine lune et par ciel dégagé. Le mâle possède au bas du ventre un organe émetteur en forme de tuyau, élastique et rétractile. Il se couche sur le dos, dirigeant cet organe vers le zénith de l'orbite lunaire et attend que l'attraction y fasse affluer le sang au point de le durcir et de l'allonger.

La femelle vient alors, en posture assise, enfiler ce tuyau turgescent dans son organe récepteur, cavité cylindrique située à l'interstice de ses pattes postérieures. Puis les deux partenaires produisent de leurs corps des mouvements conjugués de pompe aspirante. L'opération semble coûter beaucoup d'effort aux partenaires à en juger par leurs plaintes et leurs halètements.

Aucune gestation n'a suivi cette expérience. Il s'agissait toutefois de deux sujets de laboratoire, sortis de leur milieu naturel ; il convient donc d'admettre ces observations avec les réserves d'usage.

La guistoune craint par dessus tout la foudre.

Une légende recueillie dans un campement paomi en Haute-Peonia fait allusion à une méthode originale de capturer le guistoune aux équinoxes : on attendrait tout simplement que le débordement du sang coagule et paralyse l'animal ! Cette technique invraisemblable ne repose sur aucune réalité, mais illustre, à l'évidence, un mythe indigène de la Création

Crédits

Les pages précédentes se trouvaient, liasse manuscrite anonyme, dans un classeur à élastique rouge, abandonné le 26 août 2003 dans le TGV Eurostar Londres-Paris.

Au lieu de jeter ces papiers dans le caisson où s'entassaient les vieux journaux, l'équipe de nettoyage les remit au Bureau des Objets Trouvés. A bout d'une année, personne ne les avait réclamés.

Monsieur John Rizwani qui tenait les registres dans ce Bureau, avait autrefois navigué au long cours et fait escale dans l'archipel du Mikar. Aussi, au lieu de détruire ce manuscrit à l'expiration du délai de conservation, il le subtilisa pour le lire chez lui. Sa fille Sherine en prit également connaissance avec intérêt et tout naturellement le confia à un ami membre de notre comité de lecture.

Quel curieux a écrit ces notes disparates mêlant maladroitement ethnographie, politique, sexologie, topographie, théologie ou botanique ?

Une enquête locale nous a révélé sans grande difficulté qu'il s'agissait d'un prêtre catholique : Jean-Alexandre Hullulu, d'origine monégasque, s'appelait en religion Père Saint-Jean. Missionnaire dans l'archipel du Mikar de 1967 à 1989, il composa bien quelques rapports sur ces pays. Ces notes retrouvées datent du début de son séjour : il craignait de ne plus se souvenir de son étonnement devant les îles qu'il découvrait.

Pour cette mission dans l'archipel du Mikar, la Congrégation vaticane avait choisi le Père Saint-Jean, ancien aumônier parachutiste, en raison de son habileté à piloter les U.L.M., seul engin permettant de visiter ces îles disparates.

S'il destinait ces pages à ses autorités ecclésiastiques, ces dernières n'y portèrent aucun intérêt. Son Supérieur lui ordonna de se consacrer exclusivement aux œuvres missionnaires dont on l'avait chargé. Par la suite, il semble que ces pieuses activités ne lui aient plus laissé assez de temps pour continuer ces écrits.

Le Père Saint-Jean mourut le 8 mai 2001 à Ljubljana (Slovénie) lors d'un séjour chez son neveu Pogacnik. Ce dernier assure n'avoir jamais eu la moindre connaissance d'écrits de son oncle concernant l'archipel du Mikar. On ignore donc comment ces pages ont pu atterrir dans le T.G.V. Eurostar 7056 du 26 août 2003.

Le tapuscrit du Révérend Hullulu se présente comme une liasse de feuillets en vrac dans un classeur. Apparemment, le Révérend n'a suivi aucune règle pour ordonner ces pages. Ou bien les lecteurs successifs ont-ils bousculé l'ordonnance originale ? Nous publions donc ces pages incertaines dans la progression qui nous paraît la plus souple mais, le sujet de l'archipel s'y prêtant, chaque chapitre peut s'explorer de façon indépendante.

Le classeur rouge porte la référence, manuscrite en capitales : "L'Archipel". Nous l'avons gardé en titre.

l'Éditeur